

Le 15 avril 1945

Ma chère Sophie,

Je t'écris ces mots dans l'ombre incertaine de notre époque tourmentée, une époque où chaque jour semble un terrible combat pour survivre.

Depuis que j'ai été arrêtée lors de la rafle de Cluny, ma vie a été plongée dans une souffrance indescriptible. Dans les ténèbres de Ravensbrück, j'ai connu l'horreur dans toute sa cruauté. Les jours passaient comme des siècles, marqués par la faim, le froid et l'humiliation qu'ils nous ont fait subir.

Il m'arrive souvent le soir de penser à notre maison à Cluny, à nos moments remplis de bonheur qui me semblent si lointains aujourd'hui.

Pourtant, au milieu de ce désespoir il y a eu de légères lueurs d'humanité. Certains gestes de solidarité entre détenues, des échanges d'encouragement. Ces instants résonnaient comme des étoiles dans le ciel noir, me rappelant qu'il y a toujours un peu d'espoir à saisir, même dans les pires circonstances dans lesquelles nous sommes.

Puis voilà, la délivrance est arrivée, enfin, libérée de ces barbelées qui nous entouraient, je suis revenue en France, complètement épuisée mais vivante.

Malgré tout, la joie de retrouver la liberté a été amoindrie par la douleur qui s'est emparée mon corps. J'avais perdu le chemin. Mes compagnes de déportation, mes rêves plus que brisés et surtout toutes ces émotions que je ne retrouverai jamais...

Maintenant, alors que je me trouve près d'Annemasse, mon corps est plus qu'épuisé, mon cœur est lourd. Je sens le peu de force qui me reste me quitter comme si mon âme avait déjà commencé son plus beau voyage vers un monde paisible et meilleur. Mais avant, je voulais que tu saches combien ta présence, même à travers ces faibles lignes, a été un baume sur les blessures irréparables de mon âme.

Après ce cauchemar, il est temps pour moi de quitter ce monde. Quand cette lettre te parviendra, je ne serai sans doute plus de ce monde mais n'oublie pas qu'il y a toujours une lumière à trouver, une raison de continuer et d'y croire.

Avec tout mon amour,

Ta Marie-Louise

À Annemasse, le 8 avril 1945

Ma très chère Sophie,

« Qu'est-ce que le bonheur ? »

Humer l'odeur de l'herbe coupée, entendre l'allègre chant des oiseaux et admirer le coucher du soleil sont de grandes joies... Quand j'étais à Ravensbrück, j'ai regretté d'y avoir porté si peu d'importance auparavant. Je crois que c'est là-bas, que j'ai enfin compris ce qu'était le bonheur...

À l'instant même, où je suis montée dans ces wagons à bestiaux, j'ai pressenti ce qui m'attendais, tu sais. Nous étions parquées, entassées, serrées telles des bêtes. Il régnait dans ce lieu une odeur fétide, irrespirable. Un sentiment d'oppression m'a saisie et j'ai failli m'évanouir à maintes reprises. Ce n'était pourtant que le début...

Quand nous sommes arrivés à Ravensbrück, il faisait nuit... Une nuit noire, sombre... Pourtant, dès que les SS ont ouvert les portes des wagons, les lumières vives des projecteurs m'ont aveuglée. Durant quelques instants, je fus tétanisée. Tout mon corps, tout mon être refusaient de bouger. Ce sont les aboiements effroyables et violents des chiens et des soldats qui m'ont ramenée à la réalité et m'ont sans doute sauvé la vie.

Ce qui s'est passé après, je ne l'oublierai jamais. Nous sommes rentrées dans le camp et nous avons attendu. Une nuit entière. Dans le froid, sous la pluie, dans la boue. Les soldats nous ont laissées là. Seules. J'étais pétrifiée. Pour la première fois de ma vie, j'ai vu des gens mourir. La vision des corps qui tombent sur le sol, est atroce et me hantera probablement toute ma vie. Entendre des femmes hurler de terreur et d'impuissance aux plaintes de leur enfant est effroyable.

Les jours suivants, nous avons été classées, douchées, coiffées, épilées et habillées au regard de toutes. Aucune intimité. Plus d'identité. Nous n'étions plus rien.

Le temps a passé. C'est en ce cadre inhumain que j'ai appris à survivre. Là-bas, tout est construit pour nous détruire, tu sais. Tout doucement. À petit feu.

Je ne pourrai rien oublier. Chaque instant restera gravé dans ma mémoire. L'odeur indescriptible mais inoubliable du sang séché, et des corps brûlés qui régnait dans le camp. Les nuages de fumée qui constituaient l'unique paysage. La faim qui me tirait le ventre, tous les jours un peu plus fort. Le travail qui était si difficile. La peur de mourir, qui grandissait et me rongait chaque jour un peu plus. La fatigue qui se lisait sur tous nos visages et le froid. Le froid qui ne cessait jamais et qui me rongait les os. Bouleversée, affamée et épuisée, je pensais à vous à chaque instant, vous me manquiez terriblement.

Pourtant, j'ai résisté, je n'ai pas faibli. J'ai continué à travailler. J'ai continué et espéré. Aujourd'hui j'espère que cet enfer se terminera bientôt. J'espère que cet enfer ne m'anéantira pas. Ne me détruira pas.

Je n'ai jamais compris. Comment a-t-on pu en arriver là ? Comment peut-on faire preuve d'autant d'inhumanité ?

Les gens qui nous ont infligé ces tortures ne semblaient plus des hommes. C'était des bêtes. Des bêtes qui avaient une immense soif de sang. Des bêtes qui ne voulaient que tuer et détruire. Anéantir.

Maintenant, j'ai enfin compris ce qu'est le bonheur.

Le bonheur se compose,  
De petites choses,

Il réside dans chaque instant,  
Il peut se trouver dans tous les moments.

Ces moments ne sont pas forcément exceptionnels.  
On souhaiterait pourtant qu'ils restent éternels.

La clé du bonheur,  
Est dans chacun de nos cœurs.

Tendrement,  
Ta Marie- Louise

Nina Galimi, 3<sup>ème</sup> 1

13 avril 1945,

Ambilly

Ma chère Agathe,

Je t'écris cette dernière lettre pour t'envoyer tout mon amour. Le temps semble tellement long, loin de toi et de Sophie, dans cet endroit sans âme où la mienne s'est égarée il y a trop longtemps déjà.

J'ai tant de questions à te poser. Mais je ne te demanderai rien. C'est regrettable, mais je n'aurai jamais les réponses. Chaque jour est plus long que le précédent. Quand je m'endors, je ne peux cesser de me demander si je me réveillerai. Mais nous y sommes Agathe. Ma dernière nuit. Je la sens arriver, elle est là. Demain matin mes paupières resteront closes. Je pars en même temps que les anémones ! Quelle ironie... Elles furent mes fleurs préférées quand je pouvais encore les voir.

N'oublie pas de dire à Sophie et Jean que je les aime. Remercie encore mes élèves de m'avoir fait partir avec grande fierté. Je resterai leur Zim à jamais.

Et ne t'en fais pas Agathe, je suis déjà morte le jour où je suis arrivée dans cet enfer. On ne peut pas mourir deux fois ma tendre Agathe. Alors je serai enfin en paix. Je pars sans regret après avoir vu l'horreur que les hommes peuvent créer. Le cauchemar est fini pour moi.

Adieu mon Agathe, prends soin de mes protégés. Je penserai à toi jusque dans mon dernier rêve.

Je t'embrasse fort.

Ton amie qui t'aime.

Et n'oublie pas de lire le journal.

Marie-Louise.